

Au sud des nuages de JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

La prose du Transmongolien

par JEAN-MICHEL FRODON

D'abord, il y a le poids, délié, de ces présences. Celles d'hommes vieillissants, paysans, chasseurs, montagnards suisses aux habitudes rassises, aux joies lourdes comme leurs corps, aux gestes lents comme leurs mots. Ils vont tirer le charmois, ils assistent à des combats de reines, des bovidés helvètes, puissants et numérotés, qui s'affrontent corne à corne. Le plus lourd, le plus taiseux, l'Adrien, on le reconnaît, c'est l'acteur Bernard Verley qui joue le rôle de ce fermier d'alpage, déjà taciturne avant de découvrir les symptômes de l'épidémie qui frappe son troupeau. Il le mènera lui-même à l'abattage, du même pas compté qui le fait monter dans le car, avec ses trois copains. Ils partent en voyage, ils ont une cagnotte pour ça, mais au lieu d'aller voir les putés à Amsterdam comme d'ordinaire ils vont... prendre le Transsibérien, jusqu'à Pékin. C'est comme ça.

C'est comme ça, on croyait savoir où on était, ça a dévié sans crier gare (même si d'emblée la musique, d'une beauté aux limites de la dissonance, suggérerait que quelque chose se tramait). À Lausanne, un plus jeune, citadin, bavard, gaffeur, s'est joint à eux. Bon, cette fois on a compris, ce n'est pas chronique bucolique c'est road-movie comédie, contrastes individuels ici (entre les membres du groupe de voyageurs), contrastes collectifs là (entre eux et les habitants des contrées lointaines qu'ils traverseront), tribulations des Valaisans en Chine. Bernique. *Au sud des nuages* ne prend le train que pour faire dérailler tout programme. On attendait un film trajectoire, ce sera une dissémination, une explosion lente et étrange, une dérouté des lignes narratives, des explications géo-socio-trucs aussi bien que des fictions en tous genres.

À peine constituée, la petite troupe commence à se désintégrer, ses membres disparaissent un à un de l'histoire sans plus de façon. Passé Moscou, ne reste qu'Adrien le

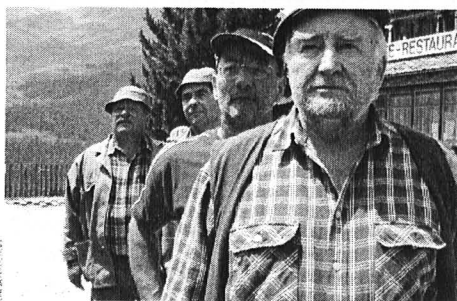
sombre vacher et le jeunot proluxe (François Morel), avant d'atteindre la Mongolie le voyage devient une sorte de ressac de secousses (visuelles, sentimentales, romanesques, documentaires) qui ne cessent de faire glisser le film – le père Cendrars aurait aimé ça.

Un gros sac en forme de macguffin, des pleurs d'amour perdu, quelques châtaignes macho, une beauté asiatique et contortionniste, et voilà Oulan Bator, dix minutes d'arrêt, cette fois on a lâché prise, il est clair que ce film-là fait semblant d'être tout simple pour mieux nous emmener dans d'improbables confins. Au moment où François Morel convole en justes noces avec la belle Mongole, *Au sud des nuages* apparaît comme la manière suisse de dire « carrément à l'Ouest », sauf que c'est à l'Est, tout cela est devenu étonnamment réjouissant, inventif, léger, bien loin des fléchages du début. Mais on n'a encore rien vu, voici Verley seul en piste, et Amiguet qui change de braquet, c'est-à-dire de largeur de voies, et de largeur de voir. Ça, ça prend du temps, on s'inquiète un peu avec le brave Adrien que voilà roulant vers Pékin, on a tort (de s'inquiéter). Sur son orbite irrédentiste, le film n'en finit plus de sortir de sa voie, de ses gonds et de tout ce qu'on voudra. Avec un aplomb imperturbable, en trois coups de baguettes voilà notre Adrien qui décide de rallier le Yunnan (de Pékin, ça fait quand même la traversée d'un continent, chinois qui plus est), histoire d'aller jeter un œil aux vaches du cru, qui lui semblent avoir un air de parenté avec son défunt troupeau – ou un air d'étrangeté, allez savoir.

Ce qui est clair, avant même la magnifique dernière partie de ce périple qui ne cesse de désarçonner et de gagner en attrait, en émotion, en mystère, à mesure qu'il progresse vers tout et rien, mais regarde avec douceur et précision tout ce qui passe à portée de son regard, souvenirs tendres et tristes inclus, ce qui est clair, donc, est que se joue une belle et forte idée de cinéma. Idée d'al-

ler à la rencontre du monde au détriment de tout lien – psychologique, descriptif ou dramatique, idée d'une aventure sans doute du tournage, en tout cas de la vision du film. Cette aventure là est sans tape-à-l'œil, sans explosion ni *special effects*. En moins d'une heure et demie, c'est l'aventure d'être au monde, un monde vaste plus qu'on ne peut l'imaginer, et pourtant dont les points les plus éloignés peuvent trouver leur proximité, leur cousinage, leur accointance, sans faire mine de se ressembler pour autant.

Alors on se retrouve à l'aube assis sur un banc, à raconter ses amours de jeunesse à une très belle femme miao qui n'y entend que pouic. Et c'est bien. ■



Au sud des nuages de Jean-François Amiguet. Critique page 36.

AU SUD DES NUAGES

Suisse, 2003

Réalisation :	Jean-François Amiguet
Scénario :	Anne Gonthier, Jean-François Amiguet
Image :	Hugues Ryffel
Son :	Jean-François Musy
Musique :	Laurence Revey, Stimmhorn
Montage :	Valérie Loiseleux
Interprétation :	Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer, Ariunzaya Tsogoo
Production :	Jean-Luc Michaux
Distribution :	Cinéma Public Films
Durée :	1 h 21
Sortie :	16 mars

CONTRE-CHAMP

Un barbare en Asie, disait Michaux

par FREDDY BUACHE

Comme partout sur la planète, au pays de Nicolas Bouvier qui partit de Genève en 1953, âgé de 24 ans avec le peintre Thierry Vernet à bord d'une fragile Topolino direction la Yougoslavie jusqu'au Pakistan, le motif des voyages a beaucoup changé : l'usage du monde (titre de l'un des livres qu'il en rapporta) également. Mais ces longs déplacements, aujourd'hui moins difficiles qu'autrefois, obligent encore ceux qui les entreprennent à connaître un ancien fond commun des amateurs de fugues, d'explorations ethnographiques ou touristiques. La voiture, le train, l'avion n'ont pas transformé l'esprit d'escapade qui sollicite toujours l'imprévue réaction à d'autres visages, à des paysages différents, à des apparences qu'on pense nouvelles. Leur soudaine réalité, superposée à la trace des souvenirs laissés au départ, contraint les imaginations vagabondes ou érudites d'aborder avec franchise, au cours de la route, ce qui résiste et correspond aux trajets de la vie. De la naissance à la mort et des émotions plaisantes aux souffrances de l'être, ces chocs de la solitude peuplée trouvent rarement une parole interprétative et, pourtant, ils se libèrent par incidences de l'oubli, d'où les flash-back à peine indiqués au flanc du récit de Jean-François Amiguet.

Au pied de la Dent Blanche, vers le haut du Val d'Hérens ouvert en parallèle de celui d'Anniviers où s'éteignit l'écrivain nomade Ella Maillard au tournant du ^{xx} siècle, cinq paysans de la montagne bourrus, taiseux, au retour d'une chasse au chamois puis heureux participants d'un combat de vaches, déconcen-



Adrien (Bernard Verley) conduit ses vaches à l'abattoir puis prend le train.

trés d'apprendre que leurs troupeaux malades semblent promis à l'abattoir, choisissent de quitter le village natal et leurs familles afin d'élargir pour un instant la prison de leurs soucis. Carte ouverte sur la table, un rêve collectif se dessine du bout du doigt : Berlin, Moscou, le Transsibérien, Oulan-Bator, Pékin...

Plus tard, Adrien poursuit seul le trajet jusqu'à Pékin. Le changement de l'écartement des voies de la locomotive et des wagons l'oblige à d'interminables attentes au fond d'un hangar pendant que les ouvriers remplacent les essieux au gré d'une séduisante séquence en montage ultracourt à la soviétique : les crissements, les martèlements sourds, les plages muettes, une atmosphère onirique ou des plongées en apnée confèrent à ce ballet ce qui, d'emblée, révéla cette énergie à laquelle un style naturaliste s'efforça d'échapper et que, mélange étrange, de jodle et de rock, la musique aborde à l'ouverture presque jusqu'au terme de la narration. Cette désorchestration des géométries folkloriques de l'image souligne l'énigmatique vérité des voyageurs qui n'ont pas besoin de mots ni de phrases pour dépasser leur soupçon d'inertie physiologique naturelle. Car, au fond d'eux-mêmes, les interrogations crépitent en contrepoint de la bande sonore générale, admirablement composée par François Musy (abeilles dans les prés, roulements sacca-

dés et répétitifs des roues sur les traverses, rumeurs des populations entr'aperçues aux haltes, bruits d'une mouche dans le compartiment), éléments qui prolongent les indistinctes interrogations d'Adrien, privées de réponses audibles, sauf lorsqu'il apprécie enfin la situation devant une femme chinoise qui chante près de lui.

« On meurt... et on ne dit rien », murmure-t-il après avoir assisté parmi la foule aux combats des buffles, rappel mystérieux des combats des reines. Un songe découvre en lui ce vertige insensé que, dès le début, il présentait : son identité s'éclaire parce que les horizons mangés ne participent déjà plus de la géographie. Ils s'ouvrent, limpides gentianes des Alpes ou de l'Extrême-Orient, à la flamme de sa lucide subjectivité ressuscitée en face d'un passé reconquis et d'un futur ouvert. ■